

Un développement récent de la pensée de Daniel Giovannangeli (Denis Seron)

La présente contribution vise à commenter brièvement un développement récent de la pensée de Daniel Giovannangeli, à savoir son analyse, dans un article récent¹, de la lecture « dialectique » des *Leçons sur le temps* de Husserl tentée par le jeune Derrida et par Yvonne Picard.

Élève de Merleau-Ponty, de Jean Wahl et de Kojève, résistante morte à Birkenau en 1943, Yvonne Picard est l'auteur d'une étude unique : son mémoire d'études supérieures sur « Le temps chez Husserl et Heidegger », publié à titre posthume en 1946, dans la revue *Deucalion*, et dont la profondeur d'analyse fut reconnue ensuite par Lévinas et par le jeune Derrida. Dans cette étude, Yvonne Picard propose une lecture originale des leçons de Husserl sur le temps de 1904-1905, en tentant de montrer que les analyses husserliennes vont en quelque sorte plus loin, sur la question de la temporalité, que celles de Heidegger. Or, son argument principal résidait dans une lecture dite « dialectique » des *Leçons*. Husserl développerait une conception dialectique du temps là où Heidegger, dans ses analyses consacrées aux ekstases temporelles, se rendrait coupable d'un « défaut de dialectique » (p. 150 et 157).

Derrida a, lui aussi, défendu une interprétation dialectique de la temporalité husserlienne dans son introduction à *L'Origine de la géométrie* de Husserl, ainsi que dans son mémoire de fin d'études de 1954, publié en 1990 sous le titre *Le Problème de la genèse dans la philosophie de Husserl* — où on trouve d'ailleurs, comme l'a très bien remarqué Giovannangeli, une note rendant hommage au travail de Picard (p. 139). Dans *Le Problème de la genèse*, Derrida avait mis en évidence une secrète contradiction dans les *Leçons sur le temps*. Le § 31 des *Leçons*, observait-il, affirme que « l'impression originaire est le non-modifié absolu »², cependant que le § 32 frappait d'impossibilité l'idée d'un « maintenant que rien n'aurait précédé »³. Si le présent originaire doit être précédé d'autre chose, comment alors serait-il originaire et

¹ D. Giovannangeli, « La lecture dialectique des *Leçons* », dans J. Benoist (éd.), *La Conscience du temps. Autour des « Leçons sur le temps » de Husserl*, Vrin, 2008, p.137-159. Les références entre parenthèses se rapportent à cette étude.

² Cité par Giovannangeli dans *Le Retard de la conscience*, Ousia, 2001, p. 36, et dans *Finitude et représentation*, Ousia, 2002, p. 92.

³ Voir *Finitude et représentation*, p. 92, et *Le Retard de la conscience*, p. 36 et 75.

comment serait-il le « non-modifié absolu » ? « Comment concilier ces deux assertions ? En renonçant au principe d'une impression originaire ? Ou bien, tout présent supposant d'emblée la rétention d'un passé, en faisant paradoxalement coïncider l'origine avec le tout juste passé ? La nécessité ne s'imposerait-elle pas dans ce cas d'un retard originaire de la conscience⁴ ? » C'est qu'il s'agit, en effet, de faire droit à une paradoxale origine déjà précédée de facticité, toujours en retard bien qu'originaire. Dans les *Leçons sur le temps*, ce retard a pour nom la *rétention*. Cette dernière signifie que le maintenant originaire de la perception est *dès l'origine* contaminé par son autre qu'est la reproduction, qu'il se trouve, dès la donation originelle, un écart, un non-présent, ou encore que le présent est toujours déjà après coup, en retard. Mais l'existence même d'une contradiction dans les *Leçons* atteste peut-être que Husserl a dans une certaine mesure reculé devant le paradoxe de la rétention. Au contraire, l'ontologie phénoménologique de Sartre comme la théorie freudienne de l'inconscient seraient alors des pistes pour penser en quel sens en phénoménologie, pour ainsi dire, l'être est toujours déjà *dans la place*, en quel sens les apparences sont toujours en retard sur un en-soi transphénoménal, sur un invisible œuvrant sous le visible⁵.

Le retard de la conscience de Giovannangeli est sans doute une variation sur le thème de la différance avec *a* de Derrida, une variation qui en capture et explore certains aspects certainement au-delà de ce qu'a accompli Derrida lui-même. Mais ce qui intéresse Giovannangeli commentant Yvonne Picard, c'est le fait que Derrida a considéré, *en un premier temps*, que la contradiction des *Leçons sur le temps* devait être résolue dialectiquement. Dans *Le Problème de la genèse* comme dans son introduction à *L'Origine de la géométrie* de Husserl, Derrida a également proposé une interprétation dialectique de la rétention. Comme l'observe très justement Giovannangeli dans le texte sur Yvonne Picard et dans *Le Retard de la conscience*, ce n'est qu'ensuite, principalement à partir de *La Voix et le phénomène*, en 1967, que Derrida, abandonnant la lecture dialectique, reformulera le problème en termes de différance avec *a*⁶. C'est en quelque sorte le chemin inverse que Giovannangeli nous invite maintenant à parcourir : revenir à la dialectique, mesurer les *Leçons sur le temps* à l'aune de la dialectique, comprendre dialectiquement le retard de la conscience. Pour Yvonne Picard, Husserl est celui qui a compliqué le présent de l'impression originaire en y introduisant une altérité rétentionnelle et protentionnelle dont la véritable signification ne peut être que dialectique.

⁴ *Le Retard de la conscience*, p. 36.

⁵ Voir *Le Retard de la conscience*, p. 75 suiv. et 102 suiv., ainsi que *Finitude et représentation*, p. 93.

⁶ *Le Retard de la conscience*, p. 103-104, repris dans « La lecture dialectique des *Leçons* », p. 137-138.

Pourtant n'avons-nous pas appris de Heidegger que l'analyse husserlienne de la temporalité — en privilégiant le présent de l'impression originare et en assimilant le temps immanent à un flux — reste prisonnière d'une conception vulgaire du temps comme suite d'instantanés ponctuels non médiatisés ? Yvonne Picard est de l'avis contraire. Non seulement, selon elle, le point de vue du présent adopté par Husserl résiste à la critique heideggerienne de la temporalité vulgaire, mais ce point de vue est aussi un point de vue authentiquement dialectique qui seul permet de penser l'impression originare. D'une part, commente Giovannangeli, « la temporalité husserlienne, parce que dialectique, résiste à la détermination heideggerienne de la temporalité vulgaire » (p. 148). D'autre part, « le temps heideggerien ignore la dialectique ; la temporalité husserlienne se confond, elle, avec la temporalité dialectique » (p. 146). En fait, un mérite de l'article de Giovannangeli est la redécouverte d'une critique innovante de la temporalité heideggerienne. Si l'approche de Heidegger est non dialectique et par là insuffisante selon Picard, c'est en particulier parce que la temporalité, dans *Être et temps*, souffre d'une certaine « uniformité », d'une certaine « monotonie », d'une certaine « univocité » qui est celle de l'avenir (p. 143). Le point de vue de l'avenir qui guide *Être et temps* est aussi, pour reprendre une expression de Giovannangeli, un point de vue « de survol », un point de vue de la simultanéité absolue. En affirmant la « co-originarité » des trois ekstases temporelles, Heidegger tend à oublier que ce qui se machine avec le temps, c'est précisément la combinaison dialectique du passé, du présent et de l'avenir et non leur simple contemporanéité. Alors que le temps husserlien fait continuellement tomber le présent dans le passé, celui de Heidegger, observe Yvonne Picard, « ne fait rien tomber (...) et permet ainsi un être à soi total » (p. 144-145).

Je passe ici sur le fait que Giovannangeli tente aussi, dans son article, une évaluation d'ensemble de la critique de Heidegger par Picard, et qu'il émet notamment certaines réserves envers la critique de la co-originarité des ekstases temporelles (p. 153). Comme le suggère Lévinas, cité par Giovannangeli, l'intérêt de la lecture d'Yvonne Picard réside peut-être plus dans son interprétation de Husserl que dans sa critique de Heidegger (p. 157). L'essentiel me paraît résider ailleurs. Car si Giovannangeli a lu et relu les *Leçons sur le temps*, c'est aussi parce qu'elles nous confrontent directement à la question, centrale et englobante dans sa pensée, de la *finitude*. Epinglant une occurrence du mot « finitude » chez Yvonne Picard et renvoyant à *La Voix et le phénomène*, Giovannangeli rappelle que l'impossibilité d'une rétention de rétention se poursuivant à l'infini « trace des limites à la capacité de présence à soi de la conscience » (p. 151). C'est bien de finitude qu'il est question, d'une finitude qu'Yvonne Picard, à nouveau, nous engage à lire dialectiquement, dans les termes d'une dialectique hegelienne de fini et d'infini et en opposition à la finitude de la temporalité heideggerienne (p. 151-152).

Cette constatation nous invite à franchir un pas de plus. Il n'est pas anodin que Giovannangeli conclut son article en affirmant, pour ainsi dire en dépit des apparences, la présence de la dialectique dans toute l'œuvre de Derrida même après *La Voix et le phénomène*. C'est une hypothèse interprétative que je suggérerai pour finir. Peut-être pourrait-on aussi traquer, dans l'œuvre diverse de Giovannangeli, les signes, les traces révélant le jeu de la dialectique au cœur de l'édifice. Je conclurai en cédant la parole, comme il se doit, à Giovannangeli. Je cite les trois dernières phrases de l'article sur Yvonne Picard : « Le traitement que Derrida allait faire subir au concept de *dialectique*, la torsion sémantique qu'il allait lui imprimer avant de paraître s'en déprendre, était enveloppé dans le commentaire d'Yvonne Picard. Or cette interprétation des *Leçons*, qui inscrit sa fine pointe dans l'angle ouvert par Yvonne Picard, Derrida ne l'abandonnera pas lorsqu'il abandonnera le concept de dialectique. De la sorte, il libérera sans les contenir les tensions, les antinomies et les apories, dont le recours à la dialectique donnait encore à penser qu'elles pouvaient être levées. » (P. 159.)